

La diversité culturelle, ouverture ou enfermement ? Enquête dans le pays Maramureș (Roumanie)

Laura Teodora Ghinea

Université d'art et design de Cluj-Napoca, Roumanie

L'objectif de ce papier est structuré sur la présentation de la culture comme élément de soutien du développement du territoire de la région pays Maramureș, ainsi que l'analyse de ce site qui se trouve entre autarcie et modernité.

L'espace matrice du pays Maramureș

Selon Eugène Weber, l'autarcie constitue le mode de vie de communautés qui ne peuvent concevoir différemment leur vie quotidienne. L'existence d'un système de vie éprouvé et dont la fonctionnalité, minimale mais concrète et démontrée, rassure ces populations. L'émergence d'autres réalités inquiète à cause de l'inconnu et de ses variables imprévisibles. Tout ce qui ne relève pas des besoins matériels ou spirituels locaux n'est qu'incertitude. Même lorsque des éléments extérieurs surgissent, ceux-ci passent par un filtre qui permet de les adapter au mode de vie :

« L'autarcie a toujours été un modèle plutôt qu'une réalité. Et les aspects les plus significatifs de l'autarcie dans le monde paysan étaient plus psychologiques que matériels. [...] Seuls les chemins de fer et des routes praticables pouvaient modifier cette situation.¹ »

Les cultures et les traditions n'existent pas indépendamment d'un territoire géographique, ni d'une société qui les produit et les promeut, ce qui explique qu'elles soient « *diverses, singulières et localisées*². » Les particularités de l'environnement et des paysages jouent un rôle déterminant dans ces

1 – Eugène WEBER, La fin des terroirs, La modernisation de la France, 1870-1914, Paris : Fayard, 1988, p. 73.

2 – Jean Pierre WARNIER, La mondialisation de la culture, Paris : La Découverte, 2003, p. 7.

constructions³. Dans la vision de Lucian Blaga⁴, la diversité culturelle s'est formée à des époques et dans des espaces différents. Les gens deviennent ainsi porteurs de l'univers qui les entoure. Les individus d'un certain espace ont « le sentiment de l'espace originaire » montrant comment « le paysage s'intègre dans l'âme⁵ ». Chaque culture contient donc divers horizons qui créent le concept « d'espace matrice⁶ ». « Il y a deux types de gens qui vivent dans le même paysage mais dans des espaces différents⁷. Bien que très près les uns des autres, ils sont tellement loin par les espaces matrices que huit cents ans de cohabitation n'ont pas été suffisants pour effacer et soumettre le lointain⁸. » L'espace matrice du pays Maramureș se définit à travers les coordonnées décrites par le paysage collines-plaines, avec ses villages rangés aux bords des rivières, entourés par des forêts et situés à la confluence de plusieurs ethnies et religions qui s'y sont rencontrées. Ainsi, la cohabitation de deux ou plusieurs peuples ayant des matrices stylistiques différentes dans le même espace ne déterminera-t-elle pas des modifications essentielles dans les habitudes et les traditions qui les séparent.

Le panorama reflète dans un regard d'ensemble les caractéristiques du milieu environnant et le passé de la région, prémices à la formation de la culture dans le pays Maramureș. La présentation des deux coordonnées – de l'espace et du temps – produit une représentation du rapport établi entre le présent et le passé, tout en mettant en évidence les facteurs qui ont favorisé l'isolement de la région par rapport aux cultures du voisinage au cours du XX^e siècle. La considération des caractéristiques géographiques explique la formation et la structure des communautés, formation due au relief et aux conditions naturelles. Vient ensuite l'histoire, qui à son tour montre les relations, les contacts et les influences entre les gens de la région et les autres cultures. Dans ce texte, nous expliquerons, d'une part, l'unité, et, d'autre part, les ruptures

3 – Laura Teodora GHINEA, Les nouveaux modèles. Maramureș entre fiction et réalité, thèse de doctorat : université Nice Sophia Antipolis, laboratoire I3M, direction Paul RASSE, septembre 2006.

4 – Lucian BLAGA, 1895-1961, né en Transylvanie, étudie la philosophie et la biologie à Vienne. Il est également essayiste, dramaturge, poète, philosophe, professeur d'université, académicien. Dès 1939, il est professeur de philosophie à l'université de Cluj-Napoca. Son travail est couronné par la trilogie de la culture, la trilogie de la connaissance, la trilogie des valeurs et la trilogie cosmologique.

5 – Lucian BLAGA, *Trilogia culturii*, Bucarest : Humanitas, 2018, p. 9.

6 – La matrice stylistique est celle qui donne la particularité d'une culture en étant sa base, formée à son tour dans le cadre de certaines conditions imposées par les limites de l'espace et du temps.

7 – Les Saxons d'Ardeal, venus des bords du Rhin, et les Roumains du même territoire.

8 – Lucian BLAGA, op. cit., p. 24.

qui ont entraîné l'isolement de la région. L'unité est d'abord assurée par un territoire géographique, ensuite par une culture et par des frontières.

La structure est construite sur la dynamique de la formation des terroirs du pays Maramureș en prenant le village comme unité et unicité pour ses habitants. La configuration d'un terroir humain se forme dans une symbiose avec le paysage, la nature et les conditions que celle-ci offre. La culture qui y prend ses sources se rapporte aux conditions naturelles. Les gens s'identifient au *topos* par les rites qu'ils créent, en fonction du rythme des saisons et des croyances qui les lient ou les rapprochent de l'univers qui les entoure. Ce qui marque le parcours existentiel, ce sont les rites de passage, qui reflètent la condition humaine par rapport au temps cosmique.

Le pays Maramureș et « les nouveaux modèles »

Les changements sont survenus pendant la période comprise entre 1945 et 1989, année de la Révolution roumaine au cours de laquelle le régime totalitaire communiste a été aboli. Le projet de restructuration économique et sociale de la période communiste visait deux niveaux : d'une part, celui du village, avec l'industrialisation de l'agriculture par la copropriété, la collectivisation des propriétés et des productions locales ; et, d'autre part, celui de la ville, avec un fort projet de développement de l'industrie et de l'exploitation des matières premières. Dans cette période le phénomène de restructuration du village du pays Maramureș, dans sa vie culturelle, par le phénomène connu de la *culture de masse* devient une réalité constatable par tous. Comment les villages du pays Maramureș ont-ils résisté à ce projet de transformation globale qui imposait des changements depuis la configuration des maisons jusqu'aux coutumes ? On explique l'isolement de la région par l'abandon du projet d'industrialisation de l'agriculture dans les années soixante. Les activistes du parti communiste sont arrivés à la conclusion que la région n'était pas économiquement intéressante, les villages et les terres étant situés sur des collines trop éloignées des centres industriels. Aussi les moyens de communication, très limités pour certains terroirs, voire inexistantes pour d'autres, rendaient-ils difficile la propagation des nouvelles idéologies. De plus, la politique de l'époque était orientée vers la promotion de certains symboles nationaux, le plus souvent inventés, tandis que les influences de l'extérieur étaient bloquées suite aux limitations des déplacements en dehors des frontières, à l'exception des pays de l'ancienne Union soviétique ou des pays satellites. Il y a donc deux facteurs qui ont permis à cette région de garder son autonomie culturelle et fonctionnelle. Ce sont, d'une part, l'isolement

créé de l'intérieur par des communautés ayant refusé les nouveaux modèles imposés à cause de leur forte identité et, d'autre part, l'isolement provoqué depuis l'extérieur par l'abandon du projet de restructuration.

Prenant comme point de départ la définition du concept de mondialisation en tant que phénomène général, nous présentons les facteurs qui ont permis la propagation de « *nouveaux modèles* » dans l'espace isolé du pays Maramureș : les *mass médias*, les migrations et le tourisme. Les mutations survenues dans l'univers rural durant ces dernières années, c'est-à-dire depuis le changement de régime politique et l'ouverture du pays au monde, sont dues à un ensemble d'éléments convergents qui créent le changement à un moment donné. En effet, un seul facteur ne peut pas être décisif face à une culture traditionnelle ayant de fortes racines ancrées dans le passé et très réticente à toute nouveauté.

Le principal moteur du changement est l'économie, laquelle a fait bouger et qui a déplacé les valeurs locales en s'imposant comme un grand système, auquel chacun est invité à s'adapter et à s'acculturer. La population de cette région a été mise de côté à cause des particularités qu'elle a développées, prise dans un système d'autarcie économique et culturelle. Les existences se faisaient dans la pauvreté et l'absence de perspectives. De nos jours, les paysans doivent être comme « tout le monde » pour être acceptés. L'adaptation aux « *nouveaux modèles* » qui s'imposent par différents moyens est impérative, puisque la vie qu'ils mènent n'est pas du tout celle qui pourrait s'intégrer à l'économie de marché. Parmi ces changements, on considère l'adoption d'une nouvelle politique concernant la production et le travail de la terre capable de répondre aux nouvelles demandes économiques, la réorganisation des terroirs en des structures plus efficaces et, en même temps, la réorientation des activités des villageois. La tendance actuelle consiste à chercher à l'extérieur le remède à une inadaptation aux nouvelles demandes par le travail en Europe occidentale. D'autres modèles adoptés visent certains aspects de la consommation – les vêtements, l'alimentation, les *mass médias* – les comportements, l'habitat. Dans le village actuel subsistent d'anciennes valeurs confrontées à de nouvelles importations ; les unes et les autres se complètent ou s'affrontent.

Suite à une analyse parallèle des pressions imposées pendant quarante-cinq ans pour l'adoption des modèles communistes et des « *nouveaux modèles* » de la mondialisation des années de la période post-révolutionnaire, on peut conclure que le régime communiste a été « *apparemment fort* » car appartenant à un État faible, et que les forces actuelles de la globalisation sont beaucoup plus compactes et virulentes, si bien qu'elles s'imposent dans

tous les domaines. Les nouveaux besoins sociaux et économiques détruisent les structures archaïques basées sur la subsistance et la diversité. L'actuelle tendance à l'uniformisation commence aussi à s'imposer dans les villages du pays Maramureș, même si les éléments des « *nouveaux modèles* » ne sont pas encore aussi évidents qu'ailleurs. Ces éléments se font remarquer d'un jour à l'autre et s'installent dans les moindres détails. Ainsi, quarante-cinq ans de communisme n'ont pas réussi à provoquer les mutations culturelles et structurelles survenues durant les trente dernières années. Le communisme a essayé d'imposer le modèle de l'intérieur, tout en isolant la Roumanie du reste du monde ; la liberté d'après la Révolution de 1989 a ouvert – à l'aide des moyens de communication – de nouveaux horizons auxquels les gens peuvent confronter leurs propres expériences : « Le paysage ethnographique n'est plus, en 1993, ce qu'il était en 1973, lors de mes premiers séjours sur le terrain, au pays Maramureș⁹. ». Ou encore :

« S'il y a quelque chose, encore, en Roumanie qui appartient à l'Europe, ce sont les vestiges de la tradition qui subsistent dans la campagne, dans les villages, dans les villes et dans les banlieues. Ils expriment encore un monde ancien où, d'Ouest en Est et du Nord au Sud, l'Europe, au-delà des variations immédiatement perceptibles, avait déjà présenté au voyageur les preuves d'une certaine unité et d'un contraste original avec les autres cultures dans l'arc-en-ciel des différences. »¹⁰

La tradition formée et entretenue par la présence humaine est celle qui peut se transformer en patrimoine de l'humanité. Dans un processus de patrimonialisation, ce qui a jusqu'à présent appartenu à la communauté entre dans une sorte de bien commun. Le mode de vie de ces gens sort du mystère ou du secret, comme c'était le cas jusqu'à présent, pour s'ouvrir à ceux de l'extérieur. Il devient un élément clair de l'histoire de l'humanité, qui se rapporte à d'autres communautés de ce genre. Une partie des paysans demeure et vit sous la forme de la tradition et du passé, alors que d'autres s'identifient à un autre modèle d'existence qui n'est pas encore totalement séparé de la réalité du village. Cependant, l'état de recherche des racines n'est pas encore arrivé, car l'on est en plein processus de changement, sans avoir conscience du résultat final que produira ce changement. Le besoin

9 – Jean CUISENIER, *Le feu vivant. La parenté et ses rituels dans les Carpates*, Paris : PUF, 1994.

10 – Claude KARNOUOH, *Nos ennemis bien-aimés. Petites chroniques en Europe de l'Est et ailleurs*, Iași : Polirom, 1997, p. 61.

d'appartenir au même *terroir* n'est donc pas encore assez vif, ce sentiment moteur n'étant pas partagé par les gens qui, pour le moment, conservent leur identité locale.

Retour sur la fin des terroirs

Ces terroirs, ou « pays » comme les qualifie Eugen Joseph Weber¹¹, vivaient coupés les uns des autres en raison des difficultés de communication, et furent contraints à vivre durant des siècles en quasi-autarcie. Les communautés qui s'y étaient enracinées n'avaient pas le choix et devaient extraire de leur environnement immédiat tout, ou presque tout, ce qui était nécessaire à leur vie quotidienne. L'adaptation à la diversité des milieux, conjuguée à la créativité et à l'histoire des différentes populations, avaient produit une diversité des cultures, holistes, cohérentes sur le plan de leur économie interne.

Mais, on le sait, les cultures n'ont jamais été totalement fermées. Même quand elles pensaient l'être et que les voies de communication étaient inexistantes, elles entretenaient des relations avec leurs voisins, s'efforçaient de se rencontrer, de tisser des liens matrimoniaux, de faire circuler les technologies essentielles à leur survie, de développer le commerce. Les religions ont dessiné de vastes zones d'appartenance, avec des croyances et une liturgie commune, en dépit de syncrétismes avec les coutumes locales. Cependant, la circulation de biens matériels entre sociétés se réduisait à ce qu'on peut porter à dos d'homme ou de bête, et l'échange de biens était réservé à de petites minorités appartenant aux catégories sociales dominantes. Les apports extérieurs pouvaient être importants sur le plan symbolique, mais infimes sur le plan matériel. Quand une société adoptait une technique, une façon de faire ou de croire, elle l'intégrait lentement, précautionneusement. Cet apport dynamisait la société, la faisait évoluer. Elle n'en continuait pas moins à maintenir et à développer sa spécificité¹².

Dans toute l'Europe, ce contexte a commencé à changer à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, au fur et à mesure de l'avancée du chemin de fer, celui-ci ayant ouvert et rapproché les terroirs enclavés pour inscrire irrémédiablement le temps cyclique des communautés rurales dans la grande

11 – Eugen Joseph WEBER, *La Fin des terroirs. La modernisation de la France, 1870-1914*, Paris : Fayard, 1988.

12 – Paul RASSE, *La Rencontre des mondes. Diversité culturelle et communication*, Paris : Armand Colin, 2006, p. 109.

histoire linéaire du monde. Dans un premier temps, l'arrivée du train a dynamisé les terroirs, les conduisant à développer leurs meilleurs produits, à en inventer de nouveaux afin de les exporter et de financer l'importation de biens de consommation courante. Avant qu'un autre changement, plus radical encore, lié à l'émergence de puissants secteurs industriels et à la concentration des moyens de production, ne vienne menacer les modes de production artisanaux et micro industriels des entrepreneurs locaux. Les cultures et les spécificités locales ont résisté un temps – plus longtemps que les systèmes de production agropastoraux, artisanaux, préindustriels dans lesquels elles s'enracinaient – jusqu'à n'être plus que les traces d'un passé définitivement révolu. Quelques régions se sont cependant maintenues à l'écart des mutations parce que les difficultés du relief, les stratégies d'investissement et de développement économique ou les choix politiques les tenaient à l'écart des réseaux de communication.

Vers la fin d'un monde

Le pays Maramureș, perdu au fin fond des Carpates, offre un bel exemple de la façon dont résistent, cèdent et se transforment les systèmes autarciques ou quasi autarciques sous les coups de boutoir de la mondialisation. Ils se sont maintenus jusqu'à présent en raison de leur isolement, de leur éloignement des grands centres urbains et des axes de développement industriel ; en raison de l'absence ou de la rusticité des infrastructures de communication de première génération (les transports par voies maritimes puis ferroviaires et routières), mais aussi des avanies de l'histoire qui ont conduit ici à dresser des frontières improbables. Les moyens de communication de seconde génération (hertziens, numérisés, câblés) traversent sans grande difficulté les barrières physiques, économiques, historiques qui s'opposaient à leur intégration. Les effets en sont d'autant plus rapides et violents qu'ils agissent directement sur la culture, alors que les mutations induites par la première génération des moyens de communication s'étaient faites beaucoup plus lentement. Elles suivaient la vitesse de progression du chemin de fer qui introduisait la compétition, la concurrence de nouvelles productions importées à meilleur prix. Mais la culture résistait, gravée dans les mentalités. Elle perdurait, se transmettait sous l'autorité des générations les plus anciennes, même quand l'environnement et le milieu professionnel où elles s'enracinaient avaient disparu.

Les mutations introduites par les nouvelles techniques de communication vont autrement plus vite, notamment parce qu'elles commencent par la fin :

les mentalités, la culture. Elles s'insinuent dans la vie quotidienne en offrant de nouveaux modèles d'identification, en imprégnant la jeunesse de nouvelles aspirations. À l'âge des choix de vie, les *telenovelas* produisent, avec le romantisme qu'elles mettent inlassablement en scène, un espace à part qui contribue peu à peu à faire exploser l'ancien monde. Les industries culturelles savent en effet s'adapter aux mentalités et aux problématiques sociales et fabriquent et diffusent des programmes correspondant aux aspirations, aux rêves, aux questionnements des populations. La conjugaison de l'économie autarcique et du salariat occasionnel est particulièrement efficace. Elle explique que des travailleurs émigrés puissent y trouver leur compte tout en acceptant des salaires très bas, inférieurs même au minimum indispensable à la reproduction de la force de travail, celle-ci étant assurée par la persistance du système autarcique. L'argent économisé peut être entièrement investi dans des biens de consommation (vêtements, mobilier, technologies de communication) ou des matériaux de construction. Les nouvelles générations aspirent déjà à une autre existence, à quitter le pays, à vivre leur vie, à tenter leur chance conformément aux nouveaux modèles dont les abreuvent les médias. Beaucoup iront probablement rejoindre le prolétariat urbain des grands centres postindustriels européens. Il restera des gens au pays, ne seraient-il que les gardiens d'une mémoire qui s'estompe, de rituels dont la signification archaïque a été oubliée, car déjà bien des pratiques culturelles ne perdurent plus que par les forces de l'habitude, par la conviction de nos informateurs : « C'est bien comme ça... », « C'est l'habitude chez nous... »

La route goudronnée et l'électricité qui arrivent jusqu'au village, avec la télévision par satellite, étaient jusqu'à il y a peu les seuls signes tangibles de modernité. Depuis quelques années s'y ajoutent les automobiles, et surtout de nouvelles habitations ostentatoires, en briques et en ciment, construites en plusieurs étapes à mesure de l'arrivée d'argent gagné par ceux ayant émigré à l'étranger. Les femmes continuent de tisser et de broder les vêtements traditionnels pour les fêtes et les dimanches, tandis que, pour le travail, on porte des vêtements importés de solderies, rapiécés et usés jusqu'à la corde, plus fonctionnels. Aujourd'hui encore, le système autarcique organise la production et fournit l'essentiel de ce qui est nécessaire à la vie quotidienne. Les surplus peuvent être vendus sur les marchés (fromages, salaisons, alcool de prune, etc.), mais il n'y a pas de productions spécifiquement destinées à la commercialisation. Les apports financiers, les liquidités proviennent depuis toujours du travail temporaire à l'extérieur. Ils constituent un superflu sans caractère d'urgence : les achats qu'ils permettent peuvent toujours être différés. Ils sont utilisés pour renouveler l'outillage, acheter les matériaux

pour rénover un toit, amener l'eau, bâtir une nouvelle habitation et acquérir tout ce que la collectivité ne peut produire elle-même. Ils permettent encore d'acquitter l'impôt, de payer le médecin, d'acheter des biens de consommation courante et, enfin, d'entrer dans la modernité.

Les jeunes adultes vont occasionnellement travailler en ville et à l'étranger, en tant que salariés agricoles en Italie, France, Autriche, Espagne, ou dans le bâtiment un peu partout en Europe. C'est une habitude des pays de montagne que de partir vendre sa force de travail quelques mois par an et quelques années dans une vie. Autrefois, les montagnards allaient travailler dans les mines et le transport des minerais ou dans le bûcheronnage et la filière du bois. Depuis l'époque communiste, des agences d'intérim spécialisées passent dans les villages recruter des paysans dans la force de l'âge, réputés pour leur endurcissement au travail. Les émigrés temporaires rentrent chez eux après quelques mois avec suffisamment d'argent pour couvrir les besoins en liquidités de toute la famille, ou même, au bout de quelques années pour construire une maison en briques. Cela fonctionne bien tant que le système quasi autarcique et la solidarité intergénérationnelle persistent et assurent l'essentiel des besoins de la communauté. L'argent gagné à l'extérieur peut être presque entièrement consacré à des investissements exceptionnels, comme nous l'avons vu. Il contribue au prestige de la famille, permet d'afficher sa réussite avec des babioles, des vêtements venant de la ville, ou mieux, une maison nouvelle de quatre pièces sur deux étages, même si on continue à vivre dans une seule d'entre elles qui remplit tout à la fois les fonctions de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher.

Il y a, au pays Maramureș, un héritage millénaire qui est en train de changer. Que lui arrivera-t-il ? Que conserver de cette identité culturelle et comment ? N'est-ce pas illusoire de croire que l'on peut retenir ce passé sous la forme actuelle ? L'identité locale s'est formée ici grâce à une forme d'isolement du reste du monde. Les communautés ont conservé leur unicité, leur originalité, les éléments extérieurs étant difficilement acceptés et intégrés. Les limites entre l'extérieur et l'intérieur ont été très nettement définies et elles se ressentent encore dans certaines situations. À présent, cette identité est quelque part à la limite du changement. La vie des paysans n'appartient plus à un genre d'activité particulier, ni à un rythme traditionnel, la « monotonie » antérieure ayant été brisée. Établir les repères d'un projet de valorisation du patrimoine dans le pays Maramureș suppose la connaissance de la dynamique actuelle de l'ensemble à conserver et des mutations qui ont lieu à tous les niveaux.

On voudrait imaginer que l'équilibre fragile actuel va se maintenir, que les habitants du pays Maramureș arriveront à garder en vigueur l'essentiel du système de vie autarcique qui assure la couverture « à satiété » de la majorité de leurs besoins matériels, qui leur permet de vivre dans un univers de relations sociales denses, riches en solidarité et en sociabilité, en manifestations culturelles collectives...en même temps que l'ouverture sur l'extérieur leur permet de bénéficier des bienfaits technologiques de la modernité améliorant leur confort, leur santé, l'éducation de leurs enfants, leur permettant de participer au monde.

Mais à la lumière de ce qu'il est advenu des sociétés rurales traditionnelles d'Europe, de ce que l'on pressent ici, on peut prédire sans grand risque de se tromper que cela n'a guère de chance d'arriver. Emporté dans le temps planétaire par les moyens de communication, le pays Maramureș ne pourra sans doute guère plus longtemps vivre à son propre rythme. Essayer de convaincre les habitants par des exemples de constructions modernes basées sur les principes traditionnels de l'architecture en bois, insuffler l'idée que leur village peut être mis en valeur par eux-mêmes et qu'ils ne seront plus obligés de quitter leurs communautés ne seraient-ils pas les premiers pas vers des résultats plus palpables face aux transformations en cours ?

Bibliographie

- ARIÈS Philippe, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris : Seuil, 1975.
- AUGÉ Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris : Flammarion, 1997.
- BALANDIER Georges, *Le Grand Système*, Paris : Fayard, 2001.
- BERGER Suzanne et ROBERT Richard, *Notre première mondialisation. Leçons d'un échec oublié*, Paris : Seuil, 2003.
- BERNEA Ernest, *Spațiu, timp și cauzalitate la poporul român*, Bucarest : Humanitas, 2005.
- CLASTRES Pierre, *La Société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique [1974]*, Paris : Minuit, 1991.
- COPANS Jean, *Introducere în etnologie și antropologie*, Iași : Polirom, 1999.
- CUISENIER Jean, *Le feu vivant. La parente et ses rituels dans les Carpates*, Paris : PUF, 1994.
- CUISENIER Jean, *Mémoire des Carpathes. La Roumanie millénaire : un regard intérieur*, Paris : Plon, 2000.
- IORGA Nicolae, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale, 2. Les Maîtres de la terre. Jusqu'à l'an mille [1937]*, Bucarest : Statuluivol, 1953.
- KARNOOUH Claude, *Rites et discours versifié chez les paysans du Maramureș. Vivre et survivre en Roumanie communiste*, Cluj-Napoca : Dacia, 1998.
- KLIGMAN Gail, *Le mariage du mort. Rituel, poétique et culture populaire en Transylvanie*, Iași : Plural, 1998.
- MARTEL Frédéric, *Mainstream. Enquête sur cette culture qui plaît à tout le monde*, Paris : Flammarion, 2010.
- MIHĂILESCU Vintilă, « Comment le rustique vint au village », *Terrain*, 57, septembre 2011, pp. 96-113. <https://doi.org/10.4000/terrain.14368>.
- LAPLANTINE François, *La description ethnographique*, Iași : Polirom, 2000.
- LARDELLIER Pascal, *La Théorie des liaisons rituelles. Anthropologie et communication*, Bucarest : Triton, 2003.

- LECLERC Gérard, *La mondialisation culturelle. Les civilisations à l'épreuve*, Paris : PUF, 2000.
- RASSE Paul, *La rencontre des mondes. Diversité culturelle et communication*, Paris : Armand Colin, 2006.
- RASSE Paul, *Unité et diversité : Les Identités culturelles dans le jeu de la mondialisation*, Paris : L'Harmattan, 1999.
- VORNICU Gheorghe, *Le Maramureș et le musée ethnographique du Maramureș*, Cluj-Napoca : Ardealul, 1931.
- WARNIER Jean-Pierre, *La mondialisation de la culture*, Paris : La découverte, 2003.
- WEBER Eugen Joseph, *La Fin des terroirs. La modernisation de la France, 1870-1914*, Paris : Fayard, 1988.
- WOLTON Dominique, *L'autre mondialisation*, Paris : Flammarion, 2003.